CRITIQUE, concert. LYON, Auditorium, le 7 février 2026. « Danses Polonaises » : Tchaikovsky, Szymanowski : Concerto pour violon n°2 / Thomas Zehetmair, violon), Lutoslawski. Orchestre national de Lyon. Marta Gardolinska, direction.

La Pologne a tenu le haut de l'affiche de l'Auditorium-Orchestre national de Lyon ces 5 puis 7 février derniers. Non sans de solides arguments : pour preuve, la force créatrice de deux compositeurs polonais, ainsi superbement défendus et que l'on aimerait davantage écouter en concert. Dans le cadre d'un cycle dédié à la Pologne, la cheffe née en 1988 à Varsovie, Marta Gardolinska, actuelle directrice musicale de l'Opéra national de Nancy – Lorraine (depuis janvier

2021), dirige ce soir (7 février) les forces vives de l'Orchestre national de Lyon, dans un programme hautement expressif, exigeant même (tant il s'impose aux instrumentistes des cordes mais aussi des bois, surtout des cuivres. Dans la succession des œuvres s'est déployée toutes les séductions de la grande forge orchestrale.

Le programme propose une immersion symphonique polonaise, aussi spectaculaire que profonde. S'affirment en particulier l'ivresse extatique de **Szymanowski** comme la radicalité expressionniste de **Lutosławski** : la construction de son triptyque orchestral créé a Varsovie en 1954 saisit par ses contrastes assumés, une exacerbation expressive, la magnificence sonore, l'éclatement progressif du spectre symphonique qui réussit dans des tutti incandescents, des séquences qui étirent les couleurs, osent des associations prodigieuses, une architecture sonore singulière, entre l'hédonisme d'ascendance straussienne, et un cynisme plus cru, acide et martial proche de Chostakovitch. Œuvre marquante de la seconde partie, le Concerto pour orchestre déploie tout cela dans le traitement de mélodies folkloriques [précisément de la région de Kurpie / Mazovie, et des monts Tatras].

Pour se chauffer, ouverture en beauté et dans une orchestration rutilante qui annonce la suite : la ***Polonaise*** d'Eugène Onéguine de **Tchaikovsky**. Énergie, volupté sonore… la cheffe invitée réussit son lever de rideau, avec une attention très appréciée dans le dosage sonore du chant des violoncelles

dans la partie centrale : fluide, suggestif, profond… l'émergence d'une gravité soudaine au sein du faste brillant, de la majesté exclamative.

L'opulence instrumentale se densifie et s'active chez **Szymanowski**, dans son ***Concerto n°2 opus 61*** **(1932 – 1933)**, moins joué que le n°1. Ses crépitements sonores alliant extase et volupté, engagent immédiatement, sans préliminaire, le violon dans une fusion captivante qui ne se délite jamais, entre le violon et l'Orchestre. L'écriture du polonais postromantique qui a lui-même influencé Lutosławski, questionne jusqu'à la fin le cadre du dialogue, dans le sens d'une combustion concertante ; Szymanowski subjugue comme Strauss ou Korngold par sa luxuriante sonore dans laquelle le soliste apporte son brio solistisant qui doit s'intégrer et même se fondre plutôt que se détacher et surenchérir…
Ce que comprend parfaitement le violoniste **Thomas Zehetmair** d'autant plus convaincant qu'il joue les deux Concertos de Szymanowsky depuis l'âge de 35 ans,- les enregistrant même avec Rattle [à l'époque où ce dernier dirigeait le Symphonique de Birmingham].
Le violoniste visionnaire, pionnier militant pour la redécouverte du Polonais, réactive ce soir ce cheminement fascinant qui fait du violon un passeur inspiré, entre révélation et hallucination. Cette mystique musicale est d'autant plus attrayante que le jeu est clair, mesuré, droit, lumineux. D'une plasticité lunaire d'autant plus juste que ses tensions et son flux servent un legato souverain, y compris dans la Cadenza où l'instrument seul se livre à cœur ouvert dans une sobriété chambriste et électrique qui rappelle l'austérité universelle de Bach.

Après la pause, le ***Concerto pour orchestre*** de **Lutosławski** couronne la période d'après guerre juste avant son orientation vers le sérialisme [1960]. La partition souligne la maîtrise du compositeur polonais le plus important de la second moitié

du XXème, et dans la grande forme et dans l'architecture. Celui qui n'a cessé de souligner combien la compréhension de son compatriote Chopin, restait réductrice (voyant en lui un génie méconnu de la forme Sonate), expérimente dans son Concerto, une étonnante maîtrise structurelle, un format inédit pour l'orchestre, dont il sait exploiter jusqu'à leurs ultimes limites, toute la ressource expressive des pupitres… Dans le prolongement de Stravinsky et de Chosta surtout, Lutosławski sollicite tout du long les formidables cuivres [trombones, trompettes, cors] dont les saillies impressionnent, jalonnent une partition qui fourmillent d'idées sonores, de trouvailles de timbres.

Cette équation qui associe le détail et l'ampleur, la ciselure et le spectaculaire inscrit le déroulement des 3 séquences successives de ce Concerto hors normes, dans un souffle apocalyptique que la cheffe mesure, exalte, fait respirer avec l'énergie et la sensibilité idoines.

CRITIQUE, concert. LYON, Auditorium, le 7 février 2026. « *Danses Polonaises* » : Tchaikovsky, Szymanowski : Concerto pour violon n°2 / Thomas Zehetmair, violon), Lutoslawski. Orchestre national de Lyon. Marta Gardolinska, direction.

LIRE aussi **notre présentation du concert DANSES POLONAISES,** à l'affiche de l'Auditorium Orchestre national de Lyon, les 5 et 7 février 2026 :

https://www.classiquenews.com/orchestre-national-de-lyon-saison-polonaise-jeu-5-sam-7-fev-2026-danses-polonaises-maria-gardolinska-thomas-zehetmair/

Directrice musicale de l'Opéra national de Lorraine (Nancy), Marta Gardolińska peut contempler avant chaque concert la statue de l'ex-roi de Pologne Stanislas Leszczynski, bienfaiteur du duché de Lorraine et de sa capitale, sur la somptueuse place qui porte son nom. Distinguée en 2016 par la Fondation Teraz Polska pour son rôle dans la diffusion de la musique polonaise, la cheffe née à Varsovie dirige à Lyon plusieurs partitions qui l'inspirent particulièrement. Le concert s'inscrit dans le volet POLSKA de la saison en cours de l'Orchestre national de Lyon



ORCHESTRE NATIONAL DE LYON. Jeu 5, sam 7 fév 2026. « Danses polonaises ».

Szymanowski / Tchaïkovski / Lutoslawski. Thomas Zehetmair (violon), Marta Gardolinska (direction)…

Directrice musicale de l'Opéra national de Lorraine (Nancy), Marta Gardolińska peut contempler avant chaque concert la statue de l'ex-roi de Pologne Stanislas Leszczynski, bienfaiteur du duché de Lorraine et de sa capitale, sur la somptueuse place qui porte son nom. Distinguée en 2016 par la Fondation Teraz Polska pour son rôle dans la diffusion de la musique polonaise, la cheffe née à Varsovie dirige à Lyon plusieurs partitions qui l'inspirent particulièrement. Le concert s'inscrit dans le volet *POLSKA* de la saison en cours de l'Orchestre national de Lyon

D'abord la brillante «*Polonaise*» d'*Eugène Onéguine* (acte III) de **Tchaïkovsky**. Puis le *Concerto pour violon n°2* de **Szymanowski** (soliste : **Thomas Zehetmair**, violon) fait écho à la musique populaire des monts Tatras. Enfin le Concerto pour

orchestre, – partition maîtresse de **Lutosławski**, fusionne avec brio traditions folkloriques de la région de Kurpie et formes baroques. Entre romantisme et modernité, la musique polonaise n’a jamais sonné avec autant de tempérament et de caractère.

Auditorium Orchestre national de Lyon

DANSES POLONAISES
Jeudi 5 février 2026, 20h
Samedi 7 février 2026, 18h
Durée : 1h10 + entracte de 20mn
Grande Salle de l’Auditorium



RÉSERVEZ VOS PLACES directement sur le site de l’Orchestre national de Lyon :
https://www.auditorium-lyon.com/fr/saison-2025-26/symphonique/danses-polonaises

programme

Piotr Ilyitch Tchaïkovski
«Polonaise», extraite d’Eugène Onéguine

Karol Szymanowski
Concerto pour violon n° 2, op. 61
Thomas Zehetmair, violon

Witold Lutosławski
Concerto pour orchestre

Marta Gardolinska, direction
Orchestre national de Lyon

_____

CRITIQUE, opéra. NANCY, Opéra national de Lorraine, le 18 février 2024. HAYDN : La Création. J. Roset, J. Hacker, S. Car… Kevin Barz / Marta Gardolińska.

Imaginer une mise en scène de *La Création* de Josef Haydn, en alliant le récit biblique à des inventions scientifiques avérées : voilà le défi que l'Opéra National de Lorraine a confié au metteur en scène Kevin Barz. Ce projet ambitieux qui introduit, dans un décor entièrement composé d'écrans LED, un androïde à la pointe des recherches actuelles – est ici retransmis via le Métavers.



Les tentatives d'introduire dans une œuvre musicale et scénique des technologies de pointe ne sont pas nouvelles. En 2012, au Théâtre du Châtelet, Hatsune Miku, personnage virtuel issu d'un logiciel de synthèse vocale, a chanté dans un opéra *The End* de Keiichiro Shibuya. Le compositeur a multiplié les expériences : en 2018, dans son nouvel opus intitulé *Scary Beauty*, un androïde doté d'une intelligence artificielle a dirigé un orchestre… et chanté ! En 2022, à Dubaï et en 2023 à Paris (toujours au Théâtre du Châtelet), il a créé *Mirror,* un « androïde-opéra » dans lequel des chants de moines bouddhistes anciens de 1200 ans, un orchestre symphonique (l'Orchestre Appassionato), et des chants avec les paroles générées spontanément par l'IA de l'androïde ont résonné dans une musique hypnotisante. Les mouvements de ces personnages technologiques étaient certes naturels, mais visiblement réglés selon certains critères, ce qui rendait les spectacles ennuyeux au bout d'un moment.

Dans la production de l'Opéra National de Lorraine, le robot humanoïde n'est pas la finalité, mais apparaît comme la conséquence la plus récente de l'évolution scientifique retracée depuis la Création. En effet, l'enjeu de ce spectacle est, selon le directeur général de l'institution **Matthieu Dussouillez**, d'illustrer « c*omment l'opéra peut s'emparer d'une question contemporaine à travers une œuvre de répertoire* ». Pour ce faire, le metteur en scène **Kevin Barz** « *entreprend de relire l'œuvre à l'aune de nos connaissances scientifiques actuelles sur l'histoire de l'univers* ». Ainsi, sur le gradin de la structure entièrement construite de LED et ouverte vers la salle, est installé le chœur des scientifiques, composé d'Archimède et d'Aristote jusqu'à Stephan Hawking et la climatologue Friederike Otto, en passant par Copernic, Newton, Marie Curie ou Einstein (scénographie et costumes de **Anika Stowasser**). Les murs de la structure sont animés en permanence par des vidéos 3D (**Johannes Wagner**) : on y voit des astres comme le soleil, les étoiles et toute la galaxie, ainsi que la Nature comme des rochers, de la verdure ou encore des éléments liquides ; il y a aussi des micro-organismes, des insectes, des animaux… qui évoluent vers l'Homo neanderthalensis, l'Homo sapiens, puis l'« *Homo digitalis* » pour aboutir à la fin à notre androïde. Des termes comme « gravité », « molécule », « photosynthèse », « biologie », « génétique », ou encore « technologie » s'affichent au début de certaines séquences pour accompagner les sept jours de la Création, sous des lumières souvent changeantes (**Victor Egéa**).

On reconnaît entre le texte et les images une recherche de correspondance. par exemple, sur « *Et la lumière fut* » apparaît l'image d'un immense globe solaire projetant des gerbes de feu; sur « *Soyez féconds* », on voit des œufs fécondés se diviser en cellules qui se multiplient. En revanche, l'immobilité des choristes et l'absence d'action chez les solistes font de cette mise en scène plutôt une « mise en espace », qui se réduit souvent à des déplacements sommaires. Il faudra donc comprendre que le centre d'intérêt

est avant tout la lecture du livret tiré de la Genèse d'un point de vue contemporain.

Parmi les trois solistes, la soprano française **Julie Roset** se distingue pour la clarté du timbre, pour la justesse des propos et pour la projection étonnamment naturelle et droite. Particulièrement appréciée dans le répertoire baroque (elle chante sous la direction de Leonardo Garcia Alarcón, Raphaël Pichon, William Christie, Sébastien Daucé…), elle fait preuve d'une grande classe dans des phrasés gracieux, dans des souffles toujours frais, et ce dans toutes les tessitures. Le ténor **Jonas Hacker**, au timbre clair, et la basse **Sam Carl**, avec une résonance large, ont tous les deux une ampleur qui porte loin, mais chacun a quelques difficultés d'émission et de justesse, en cette première représentation.

La cheffe polonaise **Marta Gardolińska**, cheffe musicale de la maison nancéienne, tire de l'**Orchestre de l'Opéra National de Lorraine** une sonorité aérée proche d'instruments d'époque. L'articulation claire fait ressortir chaque pupitre au moment voulu. Quelques décalages plus ou moins importants sur les fugues entre le plateau et la fosse rentreront certainement dans l'ordre dans les soirées suivantes. Le chœur maison, au début un peu disparate, trouve rapidement une unité qui s'améliore nettement au fil du temps, malgré quelques voix qui vibrent excessivement par rapport à l'ensemble.

On peut assister à chaque représentation de La Création via le Métavers, dans la salle de l'Opéra National de Lorraine virtuellement reconstruite. S'il s'agit d'un formidable outil de vulgarisation de cette œuvre de Haydn en particulier, et de l'opéra et de la musique classique en général, il reste la question de la qualité du son ainsi que de l'émotion procurée en contact direct avec la vibration musicale dans un espace traditionnel de théâtre. Dans cette production, le robot ne remplit qu'un rôle de figurant démonstratif, ne laissant le sentiment que nous sommes encore au stade d'expérimentation. À vrai dire, cet aspect démonstratif ne suscite pas

artistiquement d’enthousiasme particulier… Cependant, l’initiative de l’Opéra National de Lorraine ouvre la voie pour une nouvelle possibilité à l’opéra et c’est cet aspect qu’on loue et félicite.

_____

CRITIQUE, opéra. NANCY, Opéra national de Lorraine, le 18 février 2024. HAYDN : La Création. J. Roset, J. Hacker, S. Car… Kevin Barz / Marta Gardolińska. Photos © Simon Gosselin

VIDEO : Teaser de « La Création » de Josef Hayn selon Kevin Barz à l’Opéra National de Lorraine

---

CRITIQUE, Opéra. NANCY, Opéra national de Lorraine, le 25 juin 20223. VERDI : La Traviata. E. Kamani, M. Rojas, G. Myshketa… J. F. Sivadier / M. Gardolinska.

Taillée sur mesure pour Nathalie Dessay lors de l’édition 2011 du Festival d’Aix-en-Provence, cette production de « La Traviata » de Verdi – en coproduction avec la Wiener

Staatsoper, le Théâtre de Caen et l’Opéra de Dijon et signée par l’homme de théâtre français **Jean-François Sivadier** – est reprise ces jours-ci à l’Opéra National de Lorraine, douze ans après avoir été étrennée à Aix. Nous avions eu la chance d’assister à la création aixoise, et nous devons bien avouer que la soprano albanaise Enkeleda Kamani, inconnue sous nos latitudes, convainc bien plus que son illustre consœur – car disposant d’un matériel vocal autrement plus adapté à la tessiture de ce rôle redoutable qui exige trois voix différentes, et avec des qualités de comédienne par ailleurs quasi idoines.

Convaincante Traviata à Nancy
vocalisation impeccable,
piani divinement dosés…
Enkeleda Kamani, un nom à retenir !



Enkeleda Kamani, un nom à retenir donc ! Cette soprano originaire de Tirana, qui a intégré en 2017 la prestigieuse Académie de l'Opéra studio de La Scala de Milan, possède un séduisant timbre cuivré et dispose d'un métier déjà très sûr (elle n'a que 32 ans !). Le premier acte ne met en péril ni son émission, homogène et libre dans le registre aigu (le « Sempre libera » est couronné d'un magnifique contre-mi bémol), ni une vocalisation aussi impeccable que puissamment projetée. L'évolution du personnage, de l'étourdissement passionnel à l'abattement et à la déréliction, du renoncement à l'amour jusqu'à la douleur et la mort, s'inscrit avec justesse et pudeur dans le cadre épuré voulu par la mise en scène. Les accents toujours justes de la cantatrice trouvent à se déployer dans les grands moments de ferveur comme « Amami Alfredo », d'un puissant effet en termes de puissance

dramatique. Tout ce qui est écrit piano legato est également chanté avec un superbe raffinement tel le « Dite alla giovine », aux piani divinement dosés. Les colorations d'« Addio del passato » sont remarquables de variété et concourent à rendre très émouvante la mort de la phtisique, ici vécue de l'intérieur. Elle récolte un triomphe aussi chaleureux que mérité au moment des saluts !

Avec un format vocal particulièrement ample, le ténor mexicain **Mario Rojas** possède également l'art et les moyens de camper un Alfredo d'une vocalità infaillible (le contre-ut de la cabalette !). Son timbre solaire, contrôlé par une technique déjà aguerrie, et son impressionnant contrôle du souffle, lorsqu'il entonne par exemple le fameux « De' miei bollenti spiriti », font de ce jeune chanteur un Alfredo particulièrement exaltant. Baryton verdien des plus convaincants, **Gezim Myshketa,** comme il a déjà eu l'occasion de le prouver avec son magistral Rigoletto à Montpellier ou plus récemment son Ford (dans "Falstaff") à l'Opéra de Lille (mai 2023 / A. Allemandi) continue de séduire par la chaleur et l'équilibre d'une voix généreuse, qui rend le personnage de Germont père ici presque sympathique, mais – mauvais effet certainement due à l'étouffante chaleur qui régnait tant à l'extérieur (32 degrés !) que dans le théâtre nancéien -, la ligne de chant se montre inhabituellement instable, notamment dans le registre aigu, ce dont le baryton albanais n'est pas coutumier. Ce n'est pas grave, et nous l'applaudirons à tout rompre une prochaine fois !…
De leur côté, les seconds rôles n'appellent guère de reproche, avec une mention pour les pertinents Gastone et Baron Douphol de Grégoire Mour et Yoann Dubruque, la Flora Bervoix de grand relief de Marine Chagnon, la maternelle Annina de Majdouline Zerari ou le sonore Docteur Grenvil de Jean-Vincent Blot.

En fosse, nous retrouvons avec beaucoup de plaisir la cheffe polonaise **Marta Gardolinska**, un mois seulement après son triomphal "Manru" (de Paderewski) in loco (mai 2023). Il est

toujours très compliqué de diriger « La Traviata » de façon nouvelle, en y ajoutant une touche d'originalité. La plupart des chefs se contentent de diriger la partition simplement, de façon conventionnelle, mais rien de cela ici, et la nouvelle directrice de l'Opéra national de Lorraine montre la particularité de faire sonner les timbres, restituant à un Orchestre de l'Opéra national de Lorraine – dans une forme superlative – son rôle moteur. De même, le chœur « maison » se montre irréprochable, magnifique de cohésion comme d'engagement.

Enfin, c'est avec grand plaisir que nous avons retrouvé à Nancy la production aixoise de **Jean-François Sivadier**. En plus de son goût affiché de la mise en abyme, son travail est une véritable déclaration d'amour au théâtre. Sur un plateau quasi nu, des acteurs se préparent à jouer ce qui pourrait être "La Dame aux camélias", dont est inspiré l'opéra de Verdi.

Remarquable directeur d'acteurs, Sivadier rend de suite floue – formidablement aidé en cela par le talent des chanteurs-comédiens réunis ce soir – la frontière entre drame joué et drame vécu ; le public se laisse vite prendre au jeu – ou plus exactement a tôt fait de croire que ce sont bien des êtres qui souffrent réellement dans leur chair qui évoluent devant lui. A ce titre, la mort de l'héroïne, pieds nus, avançant en titubant sur le devant de la scène, avant que de s'effondrer sur les derniers accords de la partition, restera une des images les plus théâtralement fortes qu'il nous aura été donné de voir à l'opéra. Un magnifique moment de théâtre !



_____

CRITIQUE, Opéra. NANCY, Opéra national de Lorraine, le 25 juin 20223. VERDI : La Traviata. E. Kamani, M. Rojas, G. Myshketa… J. F. Sivadier / M. Gardolinska. Photos © Jean-Louis Fernandez

VIDÉO : **Enkeleda Kamani** chante “Ah, je veux vivre!” (dans “Roméo et Juliette” de Gounod) au Concours « Neue Stimmen” en 2019:

_____